

# SOUVENIRS DE LA-BAS

## SOUSTO SUR LA ROUTE D'AÏN-EL-HADJAR

Lorsque les grandes vacances scolaires arrivaient, les grands écoliers que nous étions cherchions un petit emploi - un petit job - dirait-on au jourd'hui. C'était la course à qui trouverait une place chez les commerçants: quincailliers, boulangers, ou chez les artisans de la ville: menuisiers, ébénistes, électriciens, garages. Beaucoup de vocations sont nées de ces périodes où il était indispensable de se procurer un peu d'argent de poche par soi-même. Quelques amis plus fortunés avaient leur "dimanche" dispensé par la manne familiale. Personnellement, indépendant et individualiste, je préférais me débrouiller une place et c'est ainsi que j'ai été embauché chez DAVID, quincailliers, pour une période de deux mois Juillet Août - au salaire faramineux de trois francs par jour! D'accord ce n'était pas le Pérou, mais plutôt que de trainer dans les rues à ne rien faire "je préfère encore te savoir là" comme disait ma mère!

A cette époque, pas de fiche de paie, pas d'immatriculation ni de sécurité sociale : c'était à prendre ou à laisser, et si je n'avais pas pris : dix autres candidats se bousculaient pour prendre ma place! Bref, dès le 1er Juillet, j'arrivais avec ma blouse sous le bras et dès l'ouverture du magasin, je m'aperçois que nous étions deux nouveaux "apprentis" intégrés dans l'heure dans "le corps de balais" de la Maison David ! C'est-à-dire que pendant que l'un balayait et arrosait le trottoir, l'autre nettoyait le magasin. Dans cette maison, il fallait savoir tout faire et en une semaine, je savais peser des clous, du mastic, faire des paquets, vendre de la peinture, de la corde petite ou grosse, des seaux en tôle galvanisée, des socs de charrue, des vis ou des boulons, des sacs, des réchauds à pétrole, des aiguilles à déboucher les gicleurs ou des topettes à alcool. Il nous était interdit de toucher aux armes, aux cartouches, aux feux d'artifice : partie réservée aux adultes et surtout à M. Planellés, le père d'Auguste et de Marie-Louise.

Ce brave homme, musicien de talent nous régalaient par ses solos de piston qu'il jouait pour nous lorsque le magasin était fermé entre midi et deux heures de l'après-midi. C'était le grand magasin de la ville où l'on pouvait se procurer tout et n'importe quoi, et il convient d'ajouter à ce négoce, le vin de la ferme St-Antoine que nous allions chercher par camion entier, près d'Aïn-el-Hadjar, en outre la ferme Albaladéjo, après les casernes de la Légion abritait un cheptel de vaches laitières et cela faisait également partie du patrimoine de la Maison David. C'était la grosse "boite" avant la guerre et c'est là aussi que j'ai appris avec mon ami Pierrot à conduire le camion à bêtes que l'on nous confiait lorsque Embarek, le palefrenier était absent ou malade. Imaginez la joie des deux gamins de 13 ou 14 ans que nous étions, juchés sur le haut siège, l'un tenant les rênes, l'autre la main sur la "mécanique" ou frein pour éviter tout accident. On s'entendait à merveille et une ou deux fois par semaine, le camion chargé de bonbonnes vides et de casiers à vin, nous partions dès quatorze heures, vers la ferme St-Antoine, où se trouvaient les chaix de la Maison David.

Les bêtes étaient vieilles et il n'était pas nécessaire de se servir du fouet, aux seuls claquements de la langue les bêtes tiraient ou s'arrêtaient facilement. Chemin faisant, nous rencontrions des camarades et les plaisanteries fusaient : "Tiens ta droite... - Tes bourrins vont crever dans la côte!.. Vous n'irez pas loin avec ces vieilles carnes!"...

On les dépassait et la vue du fouet que l'on tenait négligemment mettait fin aux lazzis et aux moqueries. On passait le pont du Vieux Saïda et là, avec le début de la côte de Sidi-Maamar, l'allure changeait, du léger trot du départ on passait au pas, aux petits pas.. On s'arrêtait à mi-côte et on repartait vaille que vaille.. Après la Ferme Richet, l'allure reprenait et enfin, nous arrivions à St-Antoine où nous attendaient le gérant du lieu et un ouvrier de chaix. Nous descendions le matériel : bonbonnes, casiers de bouteilles, petits barils et pendant le remplissage le bouchonnage et le remplacement du vide par du plein, nous nous rafraichissions dans la cuisine du gérant. Après un bon café et un fruit, le maître des lieux nous remettait une grosse enveloppe jaune en nous disant "faites attention ce sont les laissez-passer..." On ne prêtait aucune attention à cette recommandation sinon qu'il fallait remettre cette enveloppe dès notre arrivée et donc ne pas l'égarer... Mais à quoi cela pouvait servir, nous n'en avions aucune idée. Les bêtes étant reposées, le chargement bien arimé, c'était l'heure de revenir sur Saïda.

Au Cours du troisième ou quatrième voyage, l'habitude aidant, nous faisons ces voyages comme de vrais professionnels et on ne demandait pas mieux que ce jour là, le vieux Embarek soit absent.. De sorte, qu'un soir, nous revenions tranquillement Pierrot et moi, parlant de tout et de rien lorsque juste avant la descente, au carrefour de la carrière Génolini, deux gendarmes nous firent signe d'arrêter. C'était déjà pour nous une surprise et bien que nous n'ayons rien à nous reprocher : on ne se sentait pas bien. Tremblants, nous nous arrêtons et à partir de là commence un quiproquo qui est resté ancré dans ma mémoire comme dans celle de Pierrot ...

"Vous avez vos papiers?" A cette époque, je ne sais pas si les cartes d'identité étaient obligatoires et je m'entends répondre "Non ...M'sieur, j'ai pas de papiers"

Et toi demande le gendarme en s'adressant à Pierrot qui était livide

"Moi... non plus... plus" bégaye Pierrot.

Ah bon, voilà deux loustics avec un chargement de vin et sans papier

- Mais m'sieur on travaille chez David .. On vient de St-Antoine et on va à Saïda avec le vin"

Mais vous n'avez pas d'acquits !...

A qui ? A qui quoi je réponds - Oui ... pas d'acquits quoi? Pierrot bégaye : Mais à qui ... qui? le vin vient de St-Antoine et va chez David ... Alors qués a qui?.. Nous on sait rien".

Le sousto nous fait trembler et c'est alors qu'un des deux pandores glisse sa main sous le siège et hilare nous répète : Vous ne savez toujours pas à qui?... A qui qui hein?... Et çà qu'est que c'est?... ÇA... ce sont des laissez passer"...

Tout s'explique - laissez passer ou acquits : c'est du kif

au même. Encore fallait-il le savoir!... Allez ... ouste... Vous pouvez circuler"... Encore tout tremblants, avec notre complexe d'infériorité, nous remontons sur notre camion et repartons sous l'oeil goguenard des gendarmes... Ouf!... Dès le premier virage, et alors qu'ils ne peuvent ni nous voir ni nous entendre : "Les acquits! les acquits!... nal dine bebek... Tiens pour les acquits et un bras d'honneur ponctuée l'imprécation... Rouge de colère, Pierrot rencherit : "Les laissez-passer de su hermana. On a eu chaud hein?... Peuvent pas parler comme tout le monde, s'ils nous avaient dit que les acquits étaient les laisser-passer ... pos nous on était assis dessus".

Tout doucement, nous sommes revenus au dépôt de la rue Gambetta et après avoir déchargé la marchandise, j'ai tendu l'enveloppe à Georges David en lui disant : "Maintenant, on sait que les acquits sont des laisser-passer!". Faut dire qu'à cette époque, on avait tout juste treize ou quatorze ans et nos premiers pas dans le monde des adultes étaient pleins d'imprévus d'où il fallait tirer notre épingle du jeu. Mais ces petites aventures et Dieu sait s'il y en a eu, indépendamment de la drôlerie des faits et dits, nous donnait la possibilité de nous préparer et de nous endurcir au grand jeu de la vie.

**Henri PEREZ**